

michael MORPURGO



UN ÉTÉ À ITHAQUE

L'odyssée de Nandi

FOLIO
JUNIOR



Michael Morpurgo

Un été à Ithaque
L'odyssée de Nandi

Illustrations de François Place

Traduit de l'anglais
par Diane Ménard

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *When Fishes Flew – The Story of Elena's War*

Édition originale publiée par HarperCollins Children's Books, 2021,
une filiale de HarperCollinsPublishers Ltd.

© Michael Morpurgo, 2022, pour le texte

© François Place, 2022, pour la couverture et les illustrations intérieures

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2022, pour la traduction française

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2024, pour la présente édition

*À Ali, Chris, Pip et Kate.
Merci.
Michael Morpurgo*

Mon globe lumineux

Je pense que c'est la faute de mon globe terrestre, mon globe lumineux – et du poisson volant.

Mais j'imagine que c'est aussi la faute d'Elena, ma grand-tante, qui m'avait offert ce globe. C'est elle qui a commencé cette histoire, et c'est elle aussi qui l'a terminée. Quand je parle de faute, ce n'est pas vraiment ça. Je veux plutôt dire que s'il n'y avait pas eu le globe terrestre ni ma grand-tante, cette histoire ne serait jamais arrivée. Mais elle est arrivée.

Le poisson volant a existé, réellement existé, je vous assure que je l'ai vu. Souvent. J'étais là. Mais nous en reparlerons, et même beaucoup, un peu plus tard.

C'est aussi ma grand-tante qui m'a donné mon nom. Mon vrai prénom, c'est Amanda. Mais chaque fois qu'elle venait passer quelques jours chez nous, quand j'étais petite, elle m'appelait Nandi. J'aimais beaucoup plus ce prénom qu'Amanda ou son diminutif Mandy – que la plupart des gens persistaient à me donner. Alors j'ai dit à tout le monde, à l'école et chez moi, que je m'appelais Nandi et que je refuserais de répondre à tout autre prénom. Depuis, je suis Nandi.

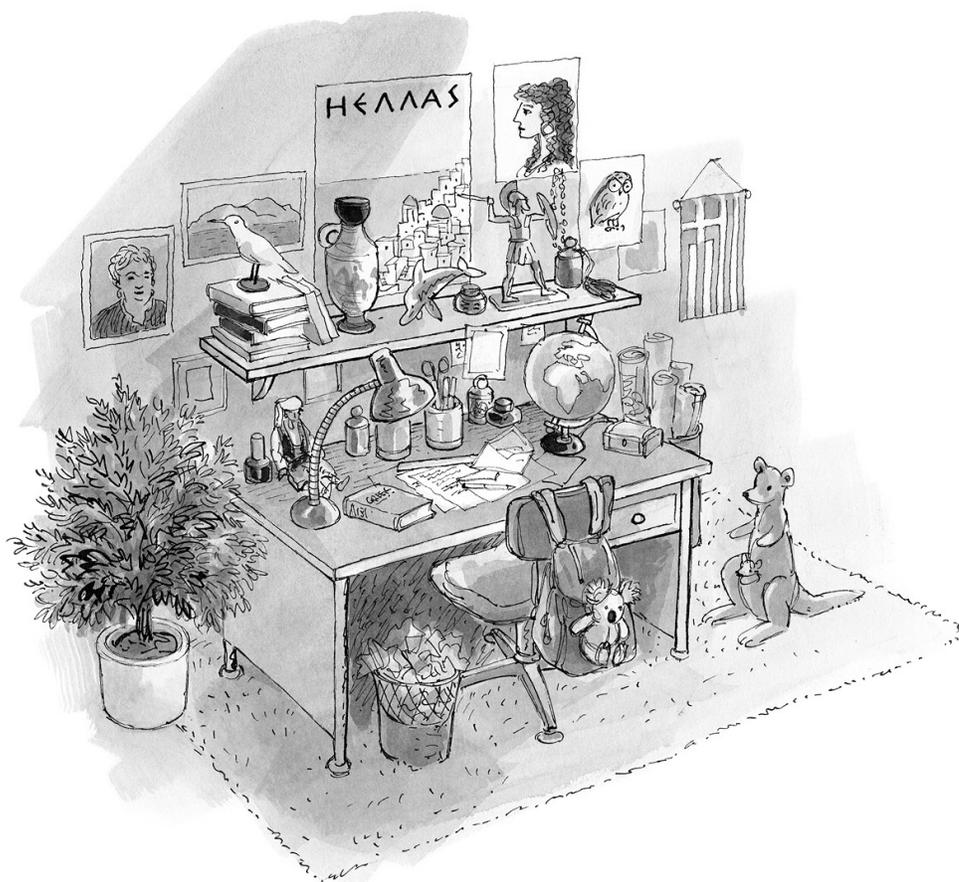
Ma grand-tante Elena – tante Ellie, comme je l'appelais – venait séjourner chez nous environ une fois tous les deux ans dans notre maison de Sainte-Kilda à Melbourne, en Australie. J'attendais ses visites avec impatience parce qu'elle m'offrait toujours des choses intéressantes qui venaient de là où elle habitait, loin, très loin, sur une île grecque du nom d'Ithaque. Chaque fois qu'elle arrivait, elle apportait des cadeaux : toujours du miel grec de ses propres ruches pour papa, des herbes de son jardin pour maman – de l'origan et du *sapsychos*. (Les boulettes de viande au *sapsychos* cuites au barbecue étaient mon plat préféré – et c'est toujours le cas.)

Mais le plus beau cadeau qu'elle m'ait jamais fait, c'était mon globe terrestre lumineux. Il y avait une ampoule à l'intérieur et il pouvait servir de lampe le soir. Tante Ellie riait beaucoup, me parlait à voix basse, m'écoutait et, quand nous

nous promenions le long de la rivière Yarra, elle me prenait souvent la main en la balançant. J'adorais ça.

Je gardais précieusement tout ce qu'elle m'offrait à mesure que je grandissais : mon tee-shirt avec l'image d'un navire grec voguant sur la mer d'un bleu profond et un autre sur lequel on voyait un immense cheval de Troie en bois qui franchissait les portes de la ville, tiré par ces pauvres Troyens abusés. Il y avait aussi le dauphin en argent et la petite statue de bronze qui représentait un guerrier grec de l'Antiquité coiffé d'un casque, son épée brandie pour combattre un horrible monstre. Elle m'avait dit qu'il s'appelait Ulysse et qu'il était né à Ithaque, tout comme elle. C'étaient les objets que j'aimais le plus au monde.

C'est ma tante Ellie qui me fit découvrir l'histoire d'Ulysse. Pour elle, et ce fut bientôt le cas pour moi, il était le plus grand héros grec de l'Antiquité. Elle me racontait aussi les légendes des dieux anciens. D'une certaine manière, ma tante Ellie et ses dieux allaient changer ma vie.



Mon dauphin en argent et ma précieuse statue d'Ulysse se côtoyaient sur la

commode de ma chambre de chaque côté de mon globe. Je les voyais quand je m'éveillais le matin et c'étaient les dernières choses que j'avais devant les yeux le soir. Je ne me rappelle plus très bien quand elle m'avait offert le globe. J'étais sans doute trop jeune pour m'en souvenir ou peut-être était-ce parce que ses visites, dont chacune était mémorable, finissaient par se mélanger dans mon esprit.

Tout ce que je sais, c'est que ce globe avait toujours été là, que j'avais grandi avec lui, que chaque jour je le regardais, je le touchais, je le faisais tourner, que chaque jour, sa lueur accompagnait mon sommeil et mes rêves. Dans ma tête, je voyageais sur tous les continents représentés sur ce globe et je voguais sur les eaux bleues de chacune de ses sept mers.

Avant de partir à l'école tous les matins, je caressais le casque de mon Ulysse – haut de quinze centimètres, pas plus – et faisais doucement tourner mon globe pour qu'il me porte bonheur. J'aimais beaucoup regarder le monde défiler devant mes yeux. J'imaginai que c'était aussi ce qu'aimaient les dieux grecs. Mon globe était à côté de moi quand je faisais mes devoirs, écoutais de la musique, lorsque je lisais ou que je rêvais. Et comme il brillait dans le noir, c'était également un réconfort pendant la nuit. Pour moi, le monde ne se limitait jamais à Sainte-Kilda, à Melbourne, ou à l'Australie. C'était là que j'habitais. Mais mon monde, c'était ce globe, et depuis mon plus jeune âge, tout ce que je voulais, c'était grandir le plus vite possible pour partir l'explorer.

Chaque fois qu'elle venait nous voir, tante Ellie me lisait des histoires le soir avant que je m'endorme. Elle lisait comme si elle me faisait de merveilleuses confidences de sa voix profonde, sonore, qui convenait si bien aux histoires épiques et souvent tragiques de ses héros, devenus les miens aussi. Elle lisait avec intensité, passion, vivant chacun de ses mots pour que je les vive moi aussi – et bien sûr, toujours avec un accent grec très prononcé.



C'est en grande partie grâce aux visites de tante Ellie que j'en ai appris un peu plus sur notre histoire familiale, sur les raisons pour lesquelles nous habitons en Australie. Papa avait émigré de Grèce. Tante Ellie m'avait raconté que c'était à cause d'un tremblement de terre. La maison de notre famille à Ithaque avait été détruite, et papa, qui était alors un tout petit garçon, avait dû partir avec son père. Il n'avait quasiment aucun souvenir de cette période, me disait-il. Il était venu avec son père seulement, et il n'aimait pas parler de lui, ni de sa mère – ma grand-mère. Tout ce que je savais d'eux, c'était que mon grand-père s'appelait Manos, ma grand-mère Zita, et qu'elle était morte depuis très, très longtemps. Avant que papa ne parte pour l'Australie.

Tante Ellie m'en dit un peu plus sur Manos, son frère cadet. Elle me raconta

qu'ils avaient grandi ensemble et qu'ils faisaient tout ensemble. Mais Manos lui aussi était mort avant ma naissance. Je ne les connaissais, ma grand-mère et lui, que par les photos que tante Ellie m'avait montrées. De même que mon père, elle semblait réticente à l'idée d'en parler, cependant. Je ne savais donc rien de plus sur mes grands-parents. C'était presque comme s'ils n'avaient jamais existé. Les gens qu'on ne voit qu'en photo et qu'on n'a jamais rencontrés ne nous semblent pas avoir eu d'existence réelle. J'adorais leurs prénoms, Manos et Zita, et j'ai toujours regretté de ne pas les avoir connus.

Tante Ellie et papa étaient plus qu'heureux de me rappeler d'où je venais. Papa, en particulier, était très fier d'être grec. Il avait un prénom bien grec : Jason. La première histoire de héros que tante Ellie m'avait racontée était justement celle de Jason et des Argonautes, de sa quête de la Toison d'or. Pour moi, cependant, il ne s'appelait pas Jason, simplement papa, un papa grec, mais australien aussi. Il parlait anglais à peu près comme tous les autres gens que je connaissais, à peu près comme maman – qui, entre parenthèses, était venue d'Irlande quand elle était petite. Tante Ellie était vraiment grecque, elle, entièrement grecque.

Maman avait un joli prénom irlandais. Elle s'appelait Grania, comme une héroïne irlandaise, tout aussi importante et héroïque que Jason, insistait-elle, quand elle trouvait que nous devenions un peu trop grecs à son goût, papa et moi. Papa affirmait toujours qu'il était grec sous sa peau, dans son cœur.

– Australien à l'extérieur, grec à l'intérieur, me disait-il souvent.

Et c'était sans doute ce que j'étais en train de devenir, moi aussi, mais je n'en parlais pas à maman.

Alors même que j'avais largement dépassé l'âge où l'on me lisait des livres et que je les lisais toute seule, j'aimais que tante Ellie me fasse la lecture. J'adorais ses histoires grecques, surtout celles d'Ulysse, de la guerre de Troie et de son retour chez lui à Ithaque au bout d'un voyage de dix ans, après le siège de Troie.



Vers dix ou onze ans, je connaissais déjà tous les noms des îles grecques où il était allé en revenant chez lui, toutes ses aventures, tous les dieux qui lui avaient tant compliqué la vie. Et croyez-moi, ces dieux capricieux qui se mêlaient de vos affaires étaient très doués pour vous rendre la vie impossible !

Protée, fils de Poséidon, était le dieu grec que je préférais, parce qu'il pouvait se transformer, se métamorphoser, devenir qui il voulait ou ce qu'il voulait. Cela me fascinait, de même que les monstres à un seul œil ou plusieurs têtes que ce courageux Ulysse avait dû affronter au cours de son voyage de retour vers Ithaque. Tante Ellie m'avait peu à peu tout raconté sur les dieux et leurs perfides machinations, sur leurs jeux retors avec la vie des Grecs et des Troyens. Je découvris à quel point les rois, les reines, les princes et les princesses, tous mes grands héros et héroïnes, semblaient n'être que des marionnettes entre les mains de ces dieux manipulateurs. Ils n'étaient vraiment pas sympathiques, Protée mis à part.

Mais plus j'écoutais ma tante Ellie me raconter les histoires de ces héros et de ces dieux de l'Antiquité, surtout celles de Protée et d'Ulysse, plus j'aimais l'idée

d'être grecque. Chaque fois que tante Ellie venait nous voir, elle m'apprenait de nouveaux mots grecs, m'apportait d'autres livres, surtout sur Ulysse et l'île d'Ithaque. Elle m'apprit les lettres de l'alphabet, à les écrire et à les prononcer. Elle m'apprit mes premiers mots dans cette langue : *kalimera*, bonjour. *Epharisto*, merci. *Ellas*, Grèce. *Adio*, au revoir. *Kalinikta*, bonne nuit. Je me les redissais sans cesse la nuit au lit en regardant mon globe lumineux et en rêvant d'aller là-bas, quand je serais plus grande.

Tante Ellie me le rappelait souvent – elle se répétait un peu, mais ça m'était égal :

– C'est d'Ithaque que vient ta famille grecque, la famille de ton père. Et c'est de là qu'Ulysse venait aussi. Ne l'oublie jamais, Nandi. Un jour, il faudra que tu viennes à Ithaque. Nous avons des poissons volants, là-bas, tu sais, et des dauphins. Et puis, mes abeilles ! Je vends leur miel dans l'île entière. Sans mes ruches, je ne serais pas ici. J'économise tout l'argent de mon miel afin d'acheter un billet d'avion pour l'Australie. Vous êtes ma seule famille, tu sais. Mais ça en vaut toujours la peine, Nandi, ne serait-ce que pour te voir, toi.

– Nous avons des abeilles en Australie aussi, lui dis-je. Et des poissons volants et des dauphins.

– Bien sûr, Nandi, répondit-elle. Je vis sur une île et tu vis sur une île. L'Australie est peut-être un peu plus grande qu'Ithaque. Mais tu es entourée de mer, comme moi, non ? Et, quand il y a la mer, il y a des dauphins et des poissons volants. Et quand il y a des îles, il y a des ruches, Dieu merci – le monde ne pourrait pas se passer des abeilles –, mais aucun miel n'est aussi bon que le mien. C'est grâce à lui que je reste jeune et pleine d'énergie.

Je savais que les abeilles pollinisaient les plantes, bien sûr, et à quel point elles étaient importantes pour que la végétation pousse, mais je n'avais jamais considéré l'Australie comme une île jusqu'à ce que tante Ellie m'en parle. L'Australie m'a toujours paru plus petite, ensuite. Elle m'a dit tant de choses qui m'ont fait réfléchir sur le monde ou sur moi-même d'une façon différente.



Michael Morpurgo

L'auteur

Michael Morpurgo, né en 1943 à St Albans, en Angleterre, a écrit plus de 130 livres récompensés par de nombreux prix littéraires. Son roman le plus connu, *Cheval de guerre*, a été adapté au cinéma par Steven Spielberg dans un film plusieurs fois nominé aux Oscars, et adapté au théâtre dans une pièce chaleureusement saluée par le public et la critique. Avec sa femme, Clare, ils ont fondé une association, Farms for City Children (« Fermes pour les enfants des villes ») et, en 1999, ils ont tous deux été décorés de l'ordre du British Empire pour leurs actions destinées à l'enfance. En 2003, Michael est devenu le troisième Children's Laureate, un poste qu'il a aidé à créer avec le poète Ted Hughes, et qui consiste à promouvoir la littérature de jeunesse. Il a été anobli par la reine d'Angleterre pour services rendus à la littérature et à l'action humanitaire en 2017. En 2018, il a reçu le prix Eleanor Farjeon pour l'ensemble de son œuvre.

Du même auteur dans la collection

FOLIO 
JUNIOR

Anya, n° 1064

Cheval de guerre, n° 347

Dans la gueule de loup, n° 1962

Enfant de la jungle, n° 1635

Jeanne d'Arc, n° 1031

Le Don de Lorenzo, n° 1927

L'Étonnante Histoire d'Adolphus Tips, n° 1419

Le Jour des baleines, n° 599

Le Meilleur Chien du monde, n° 1548

Le Mystère de Lucy Lost, n° 1773

Le Naufrage du *Zanzibar*, n° 969

Le Roi Arthur, n° 871

Le Roi de la forêt des brumes, n° 777

Le Royaume de Kensuké, n° 1437

Le Trésor des O'Brien, n° 942

Mauvais garçon, n° 1711

Robin des Bois, n° 864

Seul sur la mer immense, n° 1607

Soldat Peaceful, n° 1558

The Mozart Question, FJVO n° 1732

Un aigle dans la neige, n° 1822

François Place

L'illustrateur

[François Place](#), né en 1957, a étudié à l'école Estienne à Paris avant de travailler comme illustrateur, d'abord pour la publicité puis pour l'édition jeunesse. Il est l'auteur-illustrateur de nombreux albums (*Les Derniers Géants*, *L'Atlas des géographes d'Orbae*, *La Fille des batailles*, *Le Marquis de la Baleine*, *Rois et reines de Babel...*), qui lui ont valu de prestigieuses récompenses (Ragazzi Award de la foire internationale de Bologne, prix Sorcières, prix Baobab du salon de Montreuil...). En tant qu'illustrateur, il collabore aussi avec des écrivains avec lesquels s'instaure une véritable complicité, comme Michael Morpurgo (*Cheval de guerre*, *Le Royaume de Kensuké*, *Le Don de Lorenzo...*), Erik L'Homme (*Contes d'un royaume perdu*), Timothée de Fombelle (*Tobie Lolness*, *Alma*). François Place est également l'auteur de romans (*La Douane volante*, *Angel l'Indien blanc*), d'un récit intime (*La 2CV, la nuit*), de la série *Lou Pilouface*, et, dernièrement, d'un roman d'aventures, *Olympe de Roquedor*, coécrit avec Jean-Philippe Arrou-Vignod, dont il a également signé les illustrations.

Découvrez d'autres livres
de *Michael Morpurgo*

dans la collection

FOLIO 
JUNIOR

Table

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Mon globe lumineux](#)

[L'auteur](#)

[Du même auteur dans la collection folio junior](#)

[L'illustrateur](#)

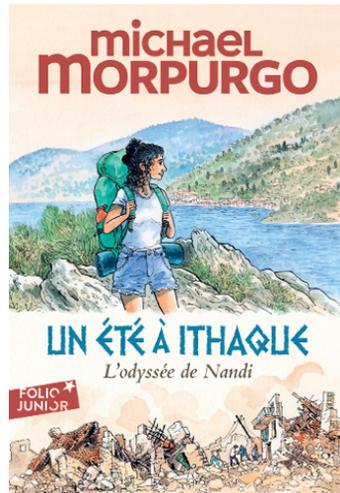
[Découvrez d'autres livres de Michael Morpurgo](#)

[Présentation](#)

[Achévé de numériser](#)

Un été à Ithaque. L'odyssée de Nandi

Michael Morpurgo



Une fois ses études terminées, la jeune Nandi part en quête de ses racines et rejoint sa grand-tante Elena au pays de ses ancêtres, la Grèce. Sur l'île d'Ithaque, une rencontre extraordinaire va révéler la vie héroïque de son aïeule, depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'à nos jours. Elena est une femme plus incroyable que tout ce que Nandi aurait jamais pu imaginer.

Un **roman lumineux** sur les racines, la **famille**, le courage et l'**exil** par le plus grand des conteurs.

Cette édition électronique du livre
Un été à Ithaque. L'odyssée de Nandi
de Michael Morpurgo
a été réalisée le 14 mai 2024
par Melissa Luciani et Maryline Gatepaille
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage.
(ISBN : 978-2-07-520589-4 – Numéro d'édition : 622538).

Code produit : Q03557 – ISBN : 978-2-07-520592-4
Numéro d'édition : 622541

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.